



Les Jacobins

« d'azur, à un saint Louis vêtu de gueules, avec un manteau, semé de fleurs de lys d'or, tenant d'une main un sceptre d'or, et de l'autre une couronne d'épines de sinople, dans un linge à un naturel »

Après le retour au calme, les Jacobins dispersés rentrent peu à peu. Les chanoines de Saint-Vincent, nous l'avons dit, leur ont offert deux maisons avec jardins rue de la Cigognière (future impasse de la Baille) « *joignantes au puy de ladite rue ainsi que l'église du bourg Saint-Jean* ». Comme ils sont à l'étroit dans ces deux maisons, ils demandent le 28 janvier 1584 au chapitre Saint-Vincent deux autres maisons.

Des lettres royales du 30 octobre 1588 leur permettent de rebâtir leur couvent sur l'emplacement et les fondements de l'ancien. Le roi et la comtesse de Tavannes leur accordent en plus 20 toises carrées de la place de la citadelle que l'on vient de raser.

Après bien des difficultés, les pères entrent en possession de leurs terrains en 1611. Pendant dix ans ils subissent des malfaçons dans la construction mais heureusement les dons sont nombreux. Un exemple peut faire comprendre l'esprit de ces dons : Balthazar de Rougemont, seigneur de Pierreclos, donne en 1620, 1 500 livres stipulant que « *les religieux chanteront chaque jour un « Salve Regina » posément et à notes carrées après les Complies, savoir des Pasques jusques à la Sainte-Croix de septembre à sept heures du soir¹* ».

¹ Archives municipales GG 317

Qu'est-ce que les Ursulines ?

En 1535, Angèle Mérici (1474-1540) née près du lac de Garde fonde à Brescia une congrégation de vierges, libres de tout engagement, ne faisant aucun vœu (sauf de chasteté à titre personnel) ; ces religieuses ne vivent pas en communauté, se consacrent aux malades et à l'enseignement. Angèle Mérici est très inspirée par le Tiers Ordre franciscain.

Charles Borromée¹, archevêque de Milan, les places sous le patronage de sainte Ursule. Peu à peu, elles se regroupent en communauté.

En 1572, Françoise de Bermond introduit les Ursulines en France ; elles se multiplient très vite. Plusieurs évêques demandent qu'elles prononcent des vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance.

En 1608-1610, à Paris, la fondation est accompagnée par madame Acarie et la comtesse de Sainte-Beuve, elles deviennent alors des cloitrées² selon la règle de saint Augustin avec vœux solennels ; en 1612 la bulle qui établit le couvent de Paris précise que le but principal est « l'éducation des filles ».

Que sait-on de leur installation ?

Une des premières religieuses a écrit en 1627 un mémoire ; elle s'appelle Charlotte Decourt, en religion sœur Claude de la Trinité, fille d'un bourgeois de Pont de Vaux.

Elle commence ainsi son récit :

« Trois Ursulines de Lyon, sœur Isabeau Dumoulin, sœur Pétronille Pressat et Madeleine Chastelin et cinq novices arrivent à Mâcon le 28 novembre 1615 mais trop tard pour entrer en ville, en conséquence elles logent à Saint-Laurent, étant venues par eau ... Jacques Sévert alla les chercher et le 30 novembre, premier dimanche de l'Avent, elles furent mises en possession, dès le matin, de la maison Rougemont. L'évêque vint leur dire la messe à 9 h ; après la messe, elles reçurent la visite des magistrats et des dames de la ville et le soir monseigneur planta lui-même la croix devant la maison ».

Tout n'est pas facile pour les nouvelles venues. Monsieur de Rougemont a certes donné la maison mais les sœurs doivent dédommager les Jacobins et les Cordeliers (2 400 livres) ; les dots de deux sœurs sont utilisées. Les sœurs manquent de tout, sont souvent calomniées par quelques libertins ; la maison n'a pas de meubles, pas de vitres aux fenêtres. Elles avaient pour protectrice Aymée Bauderon, fille du médecin Brice Bauderon de Senecé mais celle-ci meurt sans les coucher sur son testament. Presque au même moment, en 1619, meurt l'évêque Dinet très bon pour elles.

¹ Charles Borromée (1538-1584) archevêque de Milan et cardinal il est considéré comme un modèle d'évêque post-tridentin.

² L'acceptation de la clôture ne se fait pas facilement.



« d'argent à une croix longue de sable »

Les Carmélites



À la fin du XVI^{ème} siècle, Barbe Acarie, en religion sœur Marie de l'Incarnation (1566-1618) est une des grandes figures de la réforme catholique. Inspirée par Thérèse d'Avila, elle regroupe autour d'elle François de Sales, Duval, Gallemant et Pierre Bérulle. Ils décident d'établir à Paris un monastère de carmélites espagnoles ; ces dernières arrivent en 1604. A partir de cette date, les carmels se multiplient rapidement.

Marguerite Descrivieux est veuve à vingt et un ans en 1611 du conseiller Pierre Chandon et sans enfants. Elle est très riche. Courteau la décrit ainsi :

« Douée des plus riches talents de la nature, d'un bon esprit, soutenu d'un jugement solide accompagnée de prudence et recherchée dans sa viduité par des partis avantageux ».

Elle obtient de rentrer au Carmel de Paris ; elle loge d'abord chez madame Acarie ; elle est reçue plusieurs fois par le cardinal de Bérulle.

En 1606, elle reçoit l'habit et prend alors le nom de Marguerite de Saint-Joseph. Elle prononce ses vœux en 1607. Elle accompagne la supérieure générale dans plusieurs fondations. À son retour à Paris, le cardinal de Bérulle l'envoie à Nevers, Orléans et Bourges pour réformer des couvents. À Bourges, elle est très appréciée par le prince de Condé et son épouse. Rameau raconte que la princesse de Condé :

« L'avait en si singulière vénération qu'elle se fit bâtir une cellule à côté de la sienne pour y faire de temps en temps des retraites ».

Lorsque le prince de Condé du Berry devient gouverneur de Bourgogne, sœur Marguerite de Saint-Joseph lui demande de l'aider à faire une fondation à Mâcon.

La fondation

Trop heureuse de plaire au nouveau gouverneur, l'assemblée de ville accepte le 16 septembre 1621. L'assemblée donne « une ancienne place de la citadelle¹ sur le lieu le plus éminent ». Comme veuve Chandon, sœur Marguerite avait gardé sa dot qu'elle consacre à la fondation.

¹ Ce qu'on appelle la place de la Citadelle c'est cette partie de la place du Pont Jeu occupée par l'éphémère du XVI^{ème} siècle

chapelle de la Visitation où l'on a dressé un tableau de la sainte au-dessus d'un baldaquin. La foule qui ne peut entrer, abritée du soleil par une vaste tenture, contemple une autre représentation de la sainte placée à l'extérieur sur le fronton d'entrée. Une imposante procession arrive de la cathédrale où l'abbé Sigorgne, grand vicaire, a lu à midi, en présence de Mgr Moreau, la bulle papale. Au son des tambours et des trompettes, la bannière de sainte Jeanne est solennellement élevée à la voûte de la chapelle où elle demeurera jusqu'à la Révolution. Pendant une semaine des messes solennelles sont organisées chaque jour par un ordre différent : chanoines de Saint-Vincent, de Saint-Pierre, Dominicains, Cordeliers, Capucins, Minimes, confrères du Gonfalon en habits de pénitents. Le dernier jour est réservé au curé de Saint-Vincent, leur paroisse.

Les religieuses durent évacuer le couvent le 7 septembre 1792, la plupart se retirèrent dans leur famille. La maison servit d'abord de prison pour les prêtres infirmes, puis reçut un magasin de vivres. Enfin, en 1797, elle fut vendue comme bien national à Philibert Sambin.

Il reste de l'ancien couvent un vaste corps de logis tourné vers l'Est, les étages de la façade sont soulignés d'un bandeau horizontal. L'escalier a une rampe en fer forgé à balustres. Le cloître a disparu et une partie du couvent se trouve à l'emplacement de l'hôtel d'Europe et d'Angleterre.



Bâtiment des Visitandines, photo Marc Bonnetain